

HISTOIRE APOLOGÉTIQUE
DE
LA PAPAUTÉ

DEPUIS SAINT PIERRE JUSQU'A PIE IX

PAR

M^{GR} FÈVRE

Protonotaire apostolique

Au moyen âge, la barque de saint Pierre
portait les destinées de l'humanité.

(HERDER, *Idees sur l'histoire.*)

TOME IV

LES PAPES ET LA CONSTITUTION DU MOYEN AGE



PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

—
1879

HISTOIRE APOLOGÉTIQUE

DE

LA PAPAUTÉ.

INTRODUCTION.

Comment faut-il juger le moyen âge ? — C'est là une question qui s'impose, parmi nous, à tout être pensant, mais qui reçoit, de la foule, des solutions si opposées, pour des motifs si contraires, qu'il est difficile de croire sérieusement à cette diversité, encore moins de souscrire à cette opposition. Pour l'aveugle multitude, moyen âge est synonyme d'ignorance, d'anarchie et de barbarie ; pour le libre penseur, quelles que puissent être l'évolution de sa liberté et la qualité de sa pensée, le moyen âge est un temps de dictature ecclésiastique et pontificale, utile, sans doute, pour discipliner les barbares, mais contradictoire aux principes de la civilisation moderne ; pour les érudits, c'est une période où les uns voient tout en beau, les autres tout en laid ; dont les éclectiques, en analysant les trois éléments qui la constituent, veulent rendre une exacte justice ; d'où les poètes tirent des chansons de geste et des ballades : *Tot capita, tot sensus*.

A notre humble avis, dans l'appréciation scientifique du moyen âge, on peut étudier séparément l'apport des Romains dégénérés et des barbares vainqueurs de Rome ; mais on ne peut attribuer qu'à l'influence décisive de l'Eglise la direction du progrès social, qui commence aux invasions et resplendit au treizième siècle. Le moyen âge se caractérise par la suprématie dogmatique, morale et sociale de la Papauté. Et si le moyen âge excite tant d'oppositions plus ou moins réfléchies, nous croyons ces oppositions inspirées surtout par la haine du Saint-Siège. A nous donc, défenseurs de la Chaire apostolique, à nous de constater le vrai caractère de cette époque si contestée, à nous d'en synthétiser tous les éléments, avec la double obligation de rendre hommage à ses gloires et bonne justice à ses détracteurs.

Nos prédécesseurs dans la lice de l'apologie ont fait honneur à ce devoir de deux manières : les uns, en répondant par la critique aux allégations fausses d'un Voltaire, d'un Gibbon, d'un Guizot, d'un Thierry ; les autres, en exposant avec détail les faits de l'histoire. Nous n'avons garde de les contredire ; mais nous pensons qu'au-dessus des faits et des critiques, il y avait avantage à étudier, dans son ensemble, la constitution pontificale du moyen âge. Le moyen âge présente la solution gouvernementale des choses humaines et rien n'est plus facile que de déduire, de sa constitution, une théorie catholique des rapports de l'Eglise et de l'Etat. On nous accuse de vouloir ressusciter le moyen âge : nous ne voulons pas nier que l'Eglise n'ait posé alors des principes dont elle détermina dans une certaine mesure l'application, et le rôle de l'apologiste nous paraît, ici, aussi nécessaire que péremptoire. Mais, pour ceux qui nous accusent, nous voulons leur rappeler qu'en s'inscrivant en faux contre le moyen âge, en répudiant les principes sociaux de la sainte Eglise, ils ne peuvent pas reculer devant l'obligation de formuler autrement ces principes. Il ne suffit pas de déclamer contre les ténèbres et la barbarie du moyen âge ; ils faut dire ce que vous apportez pour éclairer et gouverner, diriger et consoler le genre humain. Je vois bien que

vous rejetez de votre société la religion et l'Eglise ; mais je crois voir aussi que vous tombez dans l'hérésie, dans le schisme, dans la révolution ; je m'aperçois que vous sacrifiez la vérité civile, politique et religieuse ; je sais d'ores et déjà que vous avez perdu la liberté et l'ordre, que vous flottez entre l'anarchie et le césarisme, et, tandis que vous reprochez au Saint-Siège d'avoir, par la religion, civilisé l'Europe d'une manière telle quelle, j'entends dire que la civilisation est menacée de périr entre vos mains.

Cette question n'admet pas d'autre alternative et ne permet pas de déclinatoire.

Nous avons donc pensé que, dans l'état présent du monde, c'était chose importante de montrer : 1° Comment l'Eglise a enseigné l'ignorance et assisté la misère du moyen âge ; 2° Comment elle a réglé la condition de la propriété et déterminé l'état général des terres ; 3° Comment elle a établi la situation individuelle, domestique et civile de l'homme ; 4° Comment elle a formé la constitution du pouvoir politique et des rapports internationaux ; 5° Comment elle a défendu, au dedans contre les passions, au dehors contre l'invasion, la société qu'elle avait fondée. En joignant à ces grandes questions quelques questions secondaires nous avons esquissé, dans son ensemble, la constitution sociale du moyen âge ; et en étudiant ces questions dans leurs rapports avec le Saint-Siège, nous avons présenté en bloc l'apologie de tous les Papes qui ont gouverné l'Eglise et le monde depuis saint Léon le Grand jusqu'à Léon X.

Un travail comme celui que nous présentons au public n'avait pas encore été fait, au moins tel que nous l'avons conçu ; à raison des difficultés de l'entreprise nous réclamons indulgence pour l'inexpérience de l'ouvrier ; de plus, à cause de la nouveauté, nous croyons devoir justifier notre point de vue et motiver l'importance que croit pouvoir y attacher notre foi.

I. L'homme cherche vainement à s'isoler, à se créer une chimérique indépendance. De même que, sous la main du créateur, notre planète obéit aux lois de la gravitation universelle, de même chacun de nous vit en face de Dieu, qui lui a donné

l'existence, au milieu de millions d'êtres auxquels le rattache son sort. En ouvrant les yeux à la lumière, l'enfant trouve une famille constituée qui protège sa faiblesse et lui départ le bienfait de l'éducation. A peine adulte, il est saisi par l'engrenage social, obligé de gagner son pain, de conquérir sa place dans la vie, de soutenir ses parents qui faiblissent et de fonder lui-même une nouvelle famille. Cet homme a d'ailleurs une grande famille qu'on appelle une nation ; il a une patrie, et, dans cette patrie, un gouvernement, des magistrats, une armée, qui le protègent et le défendent, lui demandent en retour respect, soumission et dévouement. Enfin, si cet homme lève les yeux vers le ciel, et si, cherchant au-delà de cette courte vie, le secret de sa destinée, il interroge ceux qui doivent le diriger, il apprend d'eux qu'il doit conquérir, par la vertu, la couronne d'une félicité sans terme.

En naissant, chacun fait partie d'une famille, d'une patrie, d'une religion, et est soumis à la triple autorité d'un père, d'un Etat et d'une Eglise ; il en reçoit ses pensées avant de penser lui-même, et ils ont droit à sa reconnaissance et à son respect, avant qu'il ait le droit de les discuter. Ces trois vies, domestique, civile et religieuse, se pénètrent si intimement qu'il est impossible de les séparer. La famille ne subsiste qu'en se conformant aux lois de l'Etat et de la religion, lois qui ne sauraient se contredire sans jeter le trouble dans les âmes. L'Etat est chargé de protéger la légitime expansion de la vie sociale et de la vie religieuse, en même temps que de veiller à l'ordre, au bien-être et à la sûreté du pays. Enfin la religion, dominant tout le reste au nom de Dieu, enseigne à chacun ses devoirs, et trace, au nom de l'éternelle Justice, le chemin du vrai bonheur.

Jusqu'ici tout semble régulier, harmonieux, pacifique, et pourtant le monde n'est qu'une arène, où il faut défendre sa vie dans tous ses légitimes développements. Toute âme est partagée entre le juste désir de fonder une famille et un patrimoine, et la passion de l'orgueil, de l'or ou de la volupté qui la pousse à envahir le patrimoine ou la famille d'autrui. En face du désir de prendre part à la direction des affaires de son pays,

se place cette indomptable passion qui porte les hommes d'élite à dominer les autres, à en faire le marchepied de leur puissance. Enfin si l'homme veut aller librement à Dieu, un orgueilleux instinct le pousse violemment à se faire un Dieu à son image et à intervertir la vérité. C'est à combattre ou à défendre les lois religieuses, sociales et politiques, que se consume la vie des hommes et des peuples. En principe, une parfaite unité règne dans ce vaste tableau. En fait, ce n'est pas l'accord paisible des forces se développant avec harmonie; c'est l'intérêt dramatique d'un champ de bataille, où le bien et le mal se prennent corps à corps.

Le premier ennemi à vaincre, pour le salut, même temporel, de l'homme, ce sont ses passions; une autre force, qu'il s'agit de modérer, de contenir, au besoin de réprimer, c'est la force de l'Etat. La religion est donc nécessaire à l'homme pour le défendre contre lui-même. Que sera-ce quand il s'agira de le défendre contre les autres? Quoi de plus effrayant que la faiblesse d'un être isolé, ballotté comme un brin de paille, par le flot des multitudes. L'enfant est pétri comme une cire molle par ses parents et par ses maîtres; la femme vit sous la loi de son époux; enfin, vivant au jour le jour de son travail, l'immense majorité des hommes subit l'influence, sinon la domination, d'une poignée de privilégiés, qui possèdent la force, la richesse, l'intelligence. Où trouver un point d'appui contre ces inégalités criantes, mais inévitables, qui permettent au plus fort d'abuser de notre infériorité? et dans cette mêlée, où chacun est tenté d'opprimer son voisin, comment faire que l'Etat, ou qui se résume la puissance matérielle et intellectuelle du pays, n'abuse pas lui-même de son pouvoir, et n'emploie pas à se satisfaire lui-même, à étouffer la justice et la vérité, l'énergie qui ne devrait servir qu'à protéger le droit des familles et la dignité des consciences?

Manifestement, le salut de l'homme est dans la religion; son meilleur bouclier, c'est l'Eglise.

Le grand drame de l'histoire repose donc sur le dualisme de l'Eglise et de l'Etat; les progrès ou les reculs, les joies ou les

tristesses de l'humanité dépendent, pour une grande part, des envahissements de l'Etat sur l'Eglise, et de la force de résistance qu'oppose l'Eglise aux empiètements de l'Etat.

Depuis le déluge jusqu'à nos jours, et d'un pôle à l'autre, l'Etat existe, mais hérissé d'imperfections. Il est à la fois nécessaire et défectueux, sous l'empire des passions qui condamnent les hommes à être gouvernés et à l'être par des hommes semblables à eux. De là cette triste mais inexorable loi, que le pouvoir est d'autant plus défectueux qu'il devient plus nécessaire, et que sa puissance et ses abus se développent en proportion de nos vices.

Si je me transporte aux temps qui ont précédé l'avènement du Sauveur, je vois la perte des traditions amener partout le despotisme, et je trouve, dans Rome impériale, l'aboutissement des destinées du genre humain laissé à ses propres forces. Rome, en effet, n'était pas seulement une création latine, c'était le résumé de quatre mille ans de travaux et de civilisation. Grâce à la division des langues, l'expérience, faite d'abord au pied de la Tour de Babel, s'était renouvelée, d'un pôle à l'autre, sous cent formes diverses, et, après avoir librement exploré le monde, approfondi les sciences, multiplié les ressources et les découvertes, ces cent peuples séparés étaient venus remettre en commun, le fruit de leur labeur et l'abondance de leur fortune.

Que manquait-il à cette puissante confédération de peuples pour assurer au monde, paix, unité, grandeur? Aux antiques Phéniciens, Rome n'avait-elle pas pris leurs vaisseaux et le domaine des mers, à la Grèce ses œuvres inimitables de sagesse, d'art et de poésie, à l'Asie ses trésors fameux, à l'Egypte ses fertiles moissons et ses papyrus séculaires? Le moment semblait venu de tirer parti de tous ces éléments, de revoir, de coordonner les lois de Moïse, de Minos, de Lycurgue, de Solon, de Numa; le genre humain n'avait plus qu'à recueillir ses souvenirs, ses lumières éparses, qu'à prendre enfin possession de lui-même, après une si longue épreuve.

En dépit de quelques adorateurs intéressés, chacun sait pour-

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.	1
CHAPITRE PREMIER. — Les Papes, dans l'exercice du souverain pouvoir, ont-ils rempli leur mission de pasteurs spirituels du genre humain?	37
CHAPITRE II. — Des mauvais Papes : les Papes du moyen âge ont-ils manqué au devoir moral de l'autorité et forfait à l'honneur chrétien?	65
CHAPITRE III. — Des fausses Décrétales : les Papes, pour exagérer leur pouvoir, ont-ils employé de faux titres?	105
CHAPITRE IV. — Les Papes, par la prédication et l'organisation de la charité, ont-ils pourvu au soulagement des pauvres?	163
CHAPITRE V. — La propriété ecclésiastique, si authentiquement approuvée par le Saint-Siège, manque-t-elle de base légale et de justification historique?	199
CHAPITRE VI. — De la propriété monastique, des ordres religieux, et si l'on peut y trouver matière à griefs contre le Saint-Siège. . .	238
CHAPITRE VII. — Des écoles, des universités, des fameuses ténèbres du moyen âge	319
§ 1 ^{er} . Les écoles.	321
Ecoles mérovingiennes.	322
Ecoles carlovingiennes.	331
Régime des écoles.	331
§ 2. Les universités.	375
Leur histoire.	377
Régime intérieur des universités	394
CHAPITRE VIII. — Les Papes sont-ils blâmables pour avoir approuvé la méthode scolastique?	405
CHAPITRE IX. — L'affranchissement des esclaves est-il l'œuvre de l'Eglise et de la Chaire apostolique, et comment?	413
CHAPITRE X. — Les Papes ont-ils relevé, en Europe, la personnalité humaine?	520

CHAPITRE XI. — Les Papes ont-ils contribué à la reconstitution morale de la famille?	542
CHAPITRE XII. — Du patriciat conféré aux rois francs.	580
CHAPITRE XIII. — L'empire de Charlemagne	590
CHAPITRE XIV. — Du pouvoir des Papes sur les souverains.	604
CHAPITRE XV. — Influence temporelle de l'Eglise sur les sociétés civiles	636
CHAPITRE XVI. — Est-il vrai que la puissance internationale de la Papauté ait nui au progrès de la civilisation.	657

FIN DE LA TABLE.